L'atteinte originale

Yves Peyré

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1289>

DOI : 10.4000/estampe.1289

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 32-35

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Yves Peyré, « L'atteinte originale », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 231 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1289> ; DOI : 10.4000/estampe.1289

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

L'atteinte originale

Yves Peyré

- 1 Aussi loin que je remonte, je n'ai pas été à l'écart d'œuvres d'art, mais elles n'étaient en rien des estampes. Des toiles se tenaient aux murs, des sculptures, souvent de taille modeste, étaient parcimonieusement posées sur des meubles, à l'égal de simples objets. Je rencontrais l'image imprimée dans les livres. Elle y prenait sa force tout en se perdant dans le contexte. Aujourd'hui, je ne parviens pas à isoler vraiment les figures qui ornaient mes livres d'enfant et dans les bandes dessinées je ne considérais ni totalement l'image ni exclusivement le texte mais un métissage des deux (c'est à peine si je revois la tête blonde de Kit Carson). J'aimais feuilleter le dictionnaire, cependant je m'arrêtais autant à lire les articles qu'à scruter les illustrations. De ces publications vouées à la vulgarisation ou à l'éducation (histoire ou sciences et techniques) que je prisais sans réserve, aucune scène ou aucun schéma ne vient durablement percer les brumes de ma mémoire. Même les cartes qui me fascinaient tant ne m'ont pas laissé le souvenir précis d'une seule figuration, mais un savant lacs de traits, de colorations expertes, avec, pour les moins récentes, la présence de quelques allégories. Elles se superposent même indûment et des centaines, qu'elles aient été gravées ou imprimées, que je contemplais ne ressort que le concept de relevé géographique, nullement le dessin abstrait d'un paysage particulier. Il y avait bien, pendues à un mur, quelques lithographies symbolisant au prix d'une tendresse ironique des proverbes qui se trouvaient du reste inscrits en pied de planche à la façon d'une légende. Néanmoins leur pluralité ne permettait pas de voir vraiment dans ces attitudes de garnements sympathiques autre chose que les spécimens d'une série. Pas totalement une singularité. Et cela déclenchait plus un amusement qu'un émerveillement.
- 2 L'image était donc en moi, elle y flottait délicieusement sans s'imposer davantage qu'une inlassable invitation à rêver, elle restait à la marge. J'aimais surprendre ce contrepoint au texte. Un jour, dans mon livre d'histoire, une reproduction en couleurs m'arrêta. Je fus totalement pris. Je mis aussitôt fin à ma lecture pour m'abandonner au suspens de mystère que cette image m'octroyait. C'était une peinture du Greco qui se trouvait imprimée et l'une des plus célèbres assurément, *l'Enterrement du comte d'Orgaz*. Je suis certain que ce fut la première fois que je regardais une œuvre reproduite pour elle-même, dans le sans fin de son attraction. À vrai dire, à cette heure, j'étais

probablement très légèrement savant (à défaut, je devais me renseigner sur le champ pour mieux étayer mon intérêt) et en large part ignorant. Qu'est-ce donc qui me retenait si fort et si longtemps ? J'avais compris qu'il s'agissait de mort et particulièrement d'un enterrement, toutefois, malgré ses jambes ployées et ses bras joints de blessé que l'on relevait comme sur un champ de bataille, le comte d'Orgaz ne paraissait pas nécessairement être un trépassé, son teint livide s'apparentait à cet olivâtre qui est la marque d'une certaine noblesse espagnole. Je voyais bien qu'on allait le coucher dans son tombeau, mais bizarrement la mort dans cette composition funèbre n'avait pas le dernier mot. Encore que la lucidité n'était pas sans déclencher, dès qu'elle pointait, une tristesse, voire une compassion quasiment irréprouvable. Je crois que ce qui m'aimantait était la couleur et le mouvement. Étais-je sensible à la composition de groupe ? Oui, mais ce n'était à mes yeux qu'un effet, certes positif, et encore était-il aléatoire. Le double plan, terrestre et céleste, de l'immense composition, dont le haut courbé pour épouser la voûte de la chapelle accentuait paradoxalement la part d'infini, ne m'échappait en rien. Je songeais certes au passage, à l'improbable ou à la chimère, au caractère somptueux de cette confiance. La peinture pouvait sembler sombre, je mordais à ses éclats, les touches de jaune (les ors, la tonalité citronnée de certains draps, celle miellée de tel autre) ou de rouge, les bleus furtifs et le violine, la blancheur et le gris. Le mouvement me requérait également, le calme du bas et les flux d'en haut, la scène réelle de l'enterrement était tirée vers le tourbillon central duquel se détachait l'évidence même de la gloire. Le grand mouvement qui parcourt le tableau me paraissait celui d'une aspiration, comme un frisson tellurique ou un spasme de voyance. Ne comptait pas peu l'allongement des visages et parfois des corps. Une démesure irriguait la scène au complet, une effervescence cosmogonique retenait le regard, pourtant une paix venait tout autant à s'établir.

Greco. *L'Enterrement du Comte d'Orgaz*. Santo Tomé, Tolède

- 3 J'étais ébahi et je sentais à la fois ce qu'était la peinture et ce que pouvait sa reproduction. Je m'imaginais un instant à Tolède, j'étais dans l'église Santo Tomé, je voyais la flambée véritable, mon livre en mains, j'étais très loin. Je cheminais en esprit. Je ne sortais pas de la bulle d'un songe profond. Il m'est difficile de démêler ce que j'éprouvais à l'époque de cette découverte et ce qu'il en est aujourd'hui. J'étais happé, ravi, mais je n'étais pas pour autant dans le total insavoir. Le Greco était à mes yeux une étrangeté, redevable à sa double formation, celle byzantine de peintre d'icônes, celle vénitienne de disciple du Tintoret. Le maniérisme se marie en lui à la profondeur du mysticisme espagnol. C'est en Espagne que ce Grec passé par Venise et Rome a trouvé le sol définitif de sa peinture. Le comte d'Orgaz symbolisait la beauté de la mort, mais c'était moins la sanction de sa finitude qui me frappait que sa réception dans l'autre monde. Le miracle dominait le tableau, les saints venus se charger de placer le comte dans son sarcophage, le vieil Augustin et le juvénile Étienne, se ployaient dans l'or de leur parure. Ils dressaient la scène miraculeuse dès ici-bas, leur présence active l'attestant. La foule des particuliers, sombres avec des torches et des fraises immaculées, visages levés ou baissés, les yeux emportés, comptait, j'avais appris que c'étaient les amis du Gréco qui se trouvaient rassemblés autour du mort, son cercle d'intimes. Au premier plan, j'étais moins intrigué par saint François dans son allure de moine et l'officiant placés l'un et l'autre à chaque extrémité du tableau que par l'enfant regardant, avec une intensité non dénuée de distance, le spectateur, en tenant une torche démesurée et en désignant du doigt le mort. Sur le mouchoir blanc qui sort de sa chasuble noire se lit la signature du peintre et une date, 1578, qui n'est pas celle de la réalisation de l'oeuvre (qui intervient dix ans plus tard), mais celle de la naissance de cet enfant, le propre fils du Greco. Tout cela me jetait dans l'attrait. L'essentiel pourtant était par-delà, plus exactement au-dessus, ce qui ne veut pas dire que le corps du comte dans son immobilité et la présence de l'enfant annonciateur n'aient pas été des faits essentiels. Les mondes se heurtaient dans un déroulé de tissus et de lumières. Un ange soutenait la voûte plissée et portait le corps allégé du défunt. Saint Jean Baptiste et la Vierge étaient, plus encore qu'Augustin et Étienne, les vrais intercesseurs auprès du Christ tout là-haut dans sa mandorle, un nombre démultiplié de saints appuyait la démarche (réplique divine du cercle d'amis en bas), on voyait saint Pierre, soudain on distinguait curieusement dans ce cortège Philippe II d'Espagne, des anges voletaient. Le miracle s'accomplissait. La Vierge, rouge et violine, le Baptiste dans la grisaille rosée de sa nudité, le Christ dans sa blancheur, l'ange blond qui était la clef de voûte, comme son vêtement d'un jaune acide, les mondes et leurs couleurs, les ploiements du sens et des ordres du réel, tout était la peinture. Si le sujet m'exaltait, je suis convaincu que j'étais encore plus sensible à la réalité irréelle de l'art. Des formes et des tons on ne peut plus improbables et cependant parfaitement nécessaires surgissaient pour mon ravissement. Le sujet était non moins que le miracle et tout aussi simplement il incarnait l'engendrement de la peinture. Au fond, l'enfant était le fils et en ce sens le double équivalent de l'ange et du Christ. Étant le fils véritable, ne plaçait-il pas l'artiste en posture de divinité ? Le Greco proposait la considération d'un thème rigoureusement traité et son débordement par la manière. Il faisait luxueusement retentir sa manière.
- 4 C'est de cette oeuvre que je garde premier souvenir individué. Elle claque comme une bannière, celle de l'absolu. Le Christ en haut est un rappel des mosaïques des grandes coupes byzantines. L'emportement des anges et des saints un salut du Greco à son maître, Tintoret. La scène du bas est l'Espagne. L'ensemble ne se conçoit pas loin de

Tolède. Le sens est multiple : religieux et esthétique, hagiographique et familial. Un chef d'œuvre d'émotion et de savoir dans un livre, se présentant au gré d'une reproduction par force mesurée, et pourtant se donnait déjà l'intuition de la formidable ampleur (4,8 m x 3, 6 m), quant aux couleurs, elles se paraient de leur éclat presque authentique, comme le tourbillon avait charge d'asseoir le monde dans sa dualité. Le Greco me revient ainsi, comme une origine du regard, image fondatrice d'une attention et d'une passion. Je me reporte à cette peinture comme à un principe de dévoilement. Je n'ai presque rien à ajouter à mes souvenirs de jadis tant j'ai alors été fortement soulevé jusqu'à discerner l'art en lui-même, comme acte décisif d'être. Cette expérience, il me restait à sans fin la reconduire.

INDEX

Index chronologique : 16e siècle

Index géographique : Espagne

AUTEUR

YVES PEYRÉ

Directeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, écrivain